

Anna Albertini

L'aplomb et le cœur

C'est à Luri qu'Anna Albertini, militante et écrivain, qui fut aussi infirmière et journaliste, a élu domicile. Un choix de résistante pour lutter contre l'avancée du désert rural et retisser, jour après jour, ces liens sociaux qui autrefois faisaient nos villages. De là, Anna va et vient : entre salons du livre et réunions associatives ou politiques. En mouvement, celle qui connaît bien Jack Lang, a reçu sous son toit Louis Aragon et Roland Petit, l'a toujours été, loin de toute appartenance figée.

Née en 1931 à Marseille où son père, issu du quartier Saint Joseph, à Bastia, s'était exilé pour trouver du travail, Anna Albertini n'est revenue à la terre insulaire qu'à l'adolescence pour finalement s'y installer à l'âge de 48 ans. Entre temps, elle aura élevé seule trois enfants et partagé son agenda de femme active entre deux professions : celle d'infirmière psychiatrique à la Timone, où elle fera partie de la première promotion féminine acceptée dans les services d'hommes, et celle de journaliste au Soir, alors dirigé par Gaston Defferre, avec, comme rédacteur en chef, Jean-René Laplayne. La rencontre avec son





second mari - un Suisse d'origine corse -, la conduira de Genève, où elle travaillera pour La Tribune de Genève, à Ajaccio : « En Suisse, raconte-t-elle, j'avais les pieds posés sur terre mais il n'y avait rien en dessous. Je savais que j'avais besoin de la Corse pour exister ».

Naissance d'une militante

L'heure du retour aux origines se confond pour Anna Albertini avec de sombres événements. Nous sommes au début de l'année 1980. Anna qui, en tant qu'animatrice, a investi les ondes de Radio Corse à Ajaccio, y prend, dans le cadre de l'affaire Bastelica-Fesch, fait et cause pour ceux qu'elle désigne comme « les insurgés ». De cette nuit du 9 au 10 janvier, elle garde le souvenir de fumées de gaz lacrymogènes montant jusque dans les étages de son immeuble et de deux femmes passant en voiture sous sa fenêtre : « L'une sera tuée, comme ce jeune jockey en bas de la ville ; l'autre restera handicapée à vie. Je me suis dit : on est en train d'assassiner les miens. » Refusant de se censurer, Anna écrit au Préfet de Région alors en place, Claude Vieillescazes qui, dit-elle, fait réécouter ses bobinaux. Elle quitte la radio : « J'étais née entière et comptais

ILS DISENT D'ELLE...

Jean-Pierre Santini

Militant, fondateur des éditions A Fior di Carta, ami d'Anna

« Anna, c'est le symbole même du courage et de la liberté dans la sphère privée comme dans la sphère publique. Elle a su faire des choix personnels et professionnels que beaucoup d'autres, par facilité, par résignation ou par soumission, n'auraient pas osé faire. Elle est en ce sens une femme moderne. Elle s'est engagée et s'engage encore dans de nombreux combats

associatifs pour la défense de l'environnement, le développement local ou la promotion culturelle. Par l'action et par l'écriture Anna crée de la vie autour d'elle. »

Jean-Guy Talamoni

Elu territorial, homme de culture et ami d'Anna

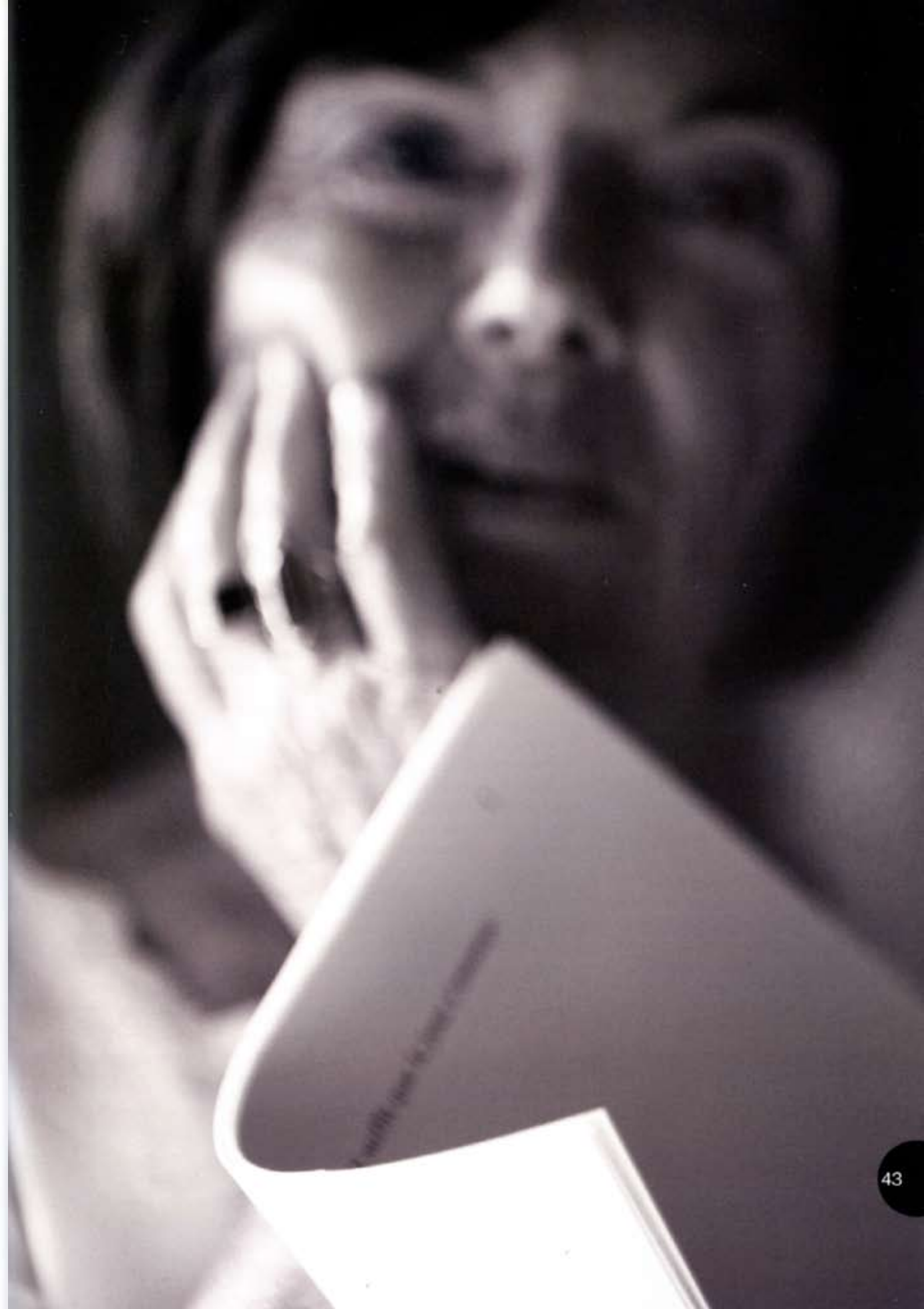
« Ce qui caractérise Anna, c'est son enthousiasme militant et son talent d'auteur. En politique comme dans les autres domaines, elle produit quotidiennement des quantités d'idées et de textes ! Ne tombant jamais dans la routine, elle se montre d'une grande créativité, qu'elle écrive un simple courriel, un

article, un roman ou un poème... Je suis heureux de faire partie de ses amis... et de ses lecteurs ! »

Michel Albertini

Comédien, scénographe et fils d'Anna

« Je me suis toujours refusé à parler de mes proches et de ces rapports complexes noués au sein d'une famille méditerranéenne pas toujours facile. Cela ne regarde que nous. Mais ce que je peux dire de ma mère, c'est que la Corse, comme le militantisme, l'a sans aucun doute transformée. Et cet amour de l'île est quelque chose que tous les deux, nous partageons. »



QUESTIONS À LA FEMME D'OPINIONS

Votre engagement, de la politique à la culture, est pluriel tout en étant informel. On peut vous reprocher de vous disperser comme de ne vous être jamais concrètement ralliée à une cause sociale. Qu'en est-il ?
Je n'ai pas besoin d'une carte pour m'engager. Ma plus grande cause sociale est la lutte contre les injustices. J'adhère à mes convictions, c'est tout.

Aux dernières élections régionales, vous avez choisi votre camp : celui de Corsica Libera. Pourquoi, alors que vous aviez marqué un temps d'arrêt et de défiance vis-à-vis de la lutte indépendantiste ?
Parce que les indépendantistes ont eu enfin le courage de reconnaître leurs erreurs. Dans tout ce que j'ai vécu en Corse depuis plus de trente ans, ce sont eux, malgré tous les défauts qu'on peut leur trouver, qui ont défendu la Corse et pris les plus grands risques.

N'y a-t-il pas incompatibilité avec l'intérêt que vous portez à la démarche d'A Cunsulta ?
Pour moi, il n'y en a aucune. La cunsulta est une tradition démocratique inventée et exercée par le peuple. Aujourd'hui la Cunsulta Nazionale di A Corsica est l'organe incontournable d'une réelle représentation pour l'accession à la

souveraineté de la Corse. C'était ainsi en Corse dans la première moitié du XVIII^e siècle. Il nous faut puiser dans ce passé intelligent et humaniste. J'espère seulement que les partis qui tendent vers ce même but se rejoindront. Les hommes aussi.

Le milieu politique que vous fréquentez ne reste-t-il pas profondément machiste ?
Pas plus que le reste de la société insulaire. Pour se faire accepter, se faire entendre, les femmes doivent toujours se dépasser. C'est une bonne école, même si parfois cela dérange...

Hors du terreau corse, on a l'impression que la culture demeure le parent pauvre des programmes nationalistes. Pour quelqu'un comme vous qui, par exemple, ne parle pas le corse mais est très ouvert à la culture en général, n'est-ce pas un peu frustrant ?

Personnellement je trouve que la politique prend beaucoup trop de place et que la culture en général reste en marge. Ceci dit, peut-être faut-il que, dans un premier temps, nous nous retrouvions. Que savons-nous de notre passé, de notre culture ? Nous n'avons rien vécu, nous apprenons dans les livres. En contrepartie, la Corse gagnerait sans doute à ce que sa production littéraire ne se concentre pas seulement sur le passé comme si notre île n'avait pas d'avenir. Nos livres doivent oser parler du présent et le faire avec le langage de la vérité.

En tant qu'auteur, comment vivez-vous les difficultés inhérentes à la diffusion culturelle dans l'île ?

On nous fait comprendre que nous devons rester sur notre île et ne pas venir jouer dans la cour des grands. Question littérature, nous n'avons pas les moyens de nous offrir des distributeurs sur le continent. Par contre, les livres du continent sont tous chez nous. Je sens comme un décalage. Bien sûr c'est frustrant, pour les auteurs et pour les éditeurs dont les bénéficiaires sont rares.

Passion de l'écriture et frustrations... Voilà qui nous ramène à ce moment de votre vie où vous avez dû refuser un contrat proposé par une grande agence de presse. Des regrets ?

Ce fut en effet une grande frustration, mais on ne va pas courir le monde lorsqu'on a trois enfants à élever. J'ai apporté ma pierre à des journaux locaux, qu'ils soient d'opinion, comme le Ribombu, ou apolitiques comme Cap'Intesu.

Vous qui avez aussi écrit sur le milieu psychiatrique, quel regard portez-vous aujourd'hui sur cet univers ?

Dans le contexte actuel, avec l'absence de moyens financiers, la psychiatrie continue de flirter avec le monde asilaire. Mais la Corse est un petit pays où la solidarité peut jouer pour certains malades et où le personnel soignant est aussi compétent qu'ailleurs.

À 79 ans, la vieillesse semble ne pas vous atteindre. La mort, vous y pensez ?

Bien sûr, j'y pense : elle est au bout du chemin. Ce n'est pas un scoop. On a toute la vie pour s'y habituer (rires). Mais, quand même, elle m'emmerde. Laisse-moi passer, tire-toi ! C'est beau la vie.



bien le rester », souligne-t-elle. Son couple, lui, n'y résistera pas.

Rompant du même coup avec la cité, Anna s'installe à Appriciani. La militante s'y engage plus avant, faisant de mots dangereux à coucher sur le papier une oeuvre du quotidien, un photocopieur installé dans son grenier. Durant 3 ans, des milliers de tracts sont ainsi imprimés et diffusés, passant outre la clandestinité. « A cette époque où des Corses ont enfin ouvert les yeux et se sont engagés - les femmes n'hésitant pas à partager les risques -, c'était le coeur qui parlait et, à travers lui, la peur de disparaître d'un peuple. La politisation n'est venue qu'après, les premiers militants prenant alors leurs distances avec un Front qu'ils ne reconnaissaient plus. » Et d'ajouter : « A Appriciani, dans le silence, j'ai su dans quelle mesure je pouvais compter sur moi-même. J'étais un peu perdue, extrêmement fauchée, mais j'ai appris la Corse, cette Corse solidaire où, même sans le sou, on ne meurt jamais de faim. »

Natio de gauche

Dans le milieu des années 80, pour subvenir à ses besoins, Anna monte une unité de production artisanale de confitures, puis se lance avec une amie dans la restauration, à Renno. Parallèlement, elle participe à la création de Sinemassoci, association pour le développement du cinéma corse. Une page du journal « U Populu Corsu » dans les mains, elle évoque cette époque où la femme corse, au nom de laquelle elle avait rejoint le

À SAVOIR

Aux côtés, entre autres, de Jean-Toussaint Desanti, Max Caisson, Georges Ravis Giordani et Dorothy Carrington, Anna Albertini a participé à la rédaction de l'essai collectif intitulé « Créativité et folie. La Corse, une affaire de famille », édition Jeanne Laffitte, Marseille, 1984.





collectif Donni Corsi lorsqu'elle était à Ajaccio, est « doublement opprimée » (« parce qu'elle est corse et parce qu'elle est femme »), et la nécessité d'une revendication des droits de la femme qui soit à la fois nationaliste - « parce qu'une nation ne peut exister si la moitié de son peuple reste aliéné » - et socialiste - « parce que le socialisme est synonyme de liberté. » Une

liberté à laquelle Dorothy Carrington n'a eu de cesse d'inviter Anna comme à l'expression de son être même : « Cette grande dame courageuse, que j'ai fréquentée pendant des années, m'a soutenue lorsque j'étais en plein divorce à Ajaccio, se souvient Anna. Elle m'avait dit : « Tu es libre. C'est une richesse. Tu vas pouvoir donner tout ce que tu retiens. »

Dans la liberté d'écrire

Eloignée de ses deux fils qui vivent sur le continent, Anna décide de se rapprocher de sa fille Françoise qui réside et travaille à Bastia. Embauchée à la Clinique du Cap Corse en 1990, elle y retrouve le milieu psychiatrique qu'elle avait dépeint sans concession dans le « Journal fou d'une infirmière », paru 14

ans plus tôt chez Robert Laffont et qui, à sa sortie, avait fait grand bruit*. Au cœur de l'île dans l'île, l'auteur recommence à écrire. Sa retraite, prise en 1995, permet à Anna de tourner cette nouvelle page. Tout comme certains événements survenus dans le milieu nationaliste tels que l'assassinat de Robert Sozzi. Bouleversée par cette guerre fratricide,



COMME UN AUTO PORTRAIT...

« Son regard disait qu'elle avait regardé la vie bien droit, bien profond, avec du temps traversé de la joie à la douleur, de la jeunesse à l'âge mûr, sans tout comprendre, comme pour un voyage que l'on n'a pas préparé. », Anna Albertini, *Le Bar à Tisanes*, Materia Scritta, 2008, p.22

« Quand je verrai des barreaux le long d'une route, je les saluerai car ils m'ont beaucoup appris et sans eux, toute une vie peut-être, j'aurais cru qu'un fou c'est un fou. Ils m'ont aidé à déchirer une camisole : la miéne. », Anna Albertini, *Le journal fou d'une infirmière*, Materia Scritta, 2009, p. 164.

Anna prend ses distances dans l'espace et le temps de l'écriture. De cette émotion naîtra le roman « *Le Bar à Tisanes* » qui ne prendra réellement corps, toujours chez Materia Scritta, qu'en 2008. Entre temps, les mots de l'écrivain auront traversé la Méditerranée pour être portés par d'autres voix, notamment à Marseille, sur la scène de L'Astronef où, en 2000, est donné son « *Dialogue des Marguerite* », alors que dans le même temps, débute à Luri l'aventure « *Cap'Intesu* ». A ce journal du Cap Corse, Anna donnera beaucoup en tant que directrice de publication bénévole. Un outil de développement local qui fut créé, entre

autres, par le vieil ami et frère de lutte, devenu également l'éditeur d'Anna : Jean-Pierre Santini.

79 ans et des projets

Aujourd'hui, c'est encore aux côtés de ce dernier que l'on retrouve Anna : notamment à travers des initiatives telles qu'A Cunsulta, « stratégie démocratique et citoyenne pour l'accession du peuple corse à la souveraineté nationale » ou L'Operata Culturale, « née à Luri, le 22 août 2009, au cours d'une réunion de plusieurs auteurs concernés par la question de la valorisation du livre et de la créativité ». Et pour ce qui est des projets personnels ? Après le succès d'« *Une enfance corse* », paru chez Bleu Autour en 2010 et dont elle est l'un des 23 auteurs, Anna travaille actuellement à la conception d'un livre sur la poste en Corse depuis Pascal Paoli. Et puis, elle a commencé à écrire l'histoire, sur quatre générations, d'une famille mi-corse, mi-provençale vivant à Marseille, « avec, en filigrane, la montée du fascisme, de l'antisémitisme, la guerre d'Espagne, la déclaration de guerre, puis les bombardements, les cartes d'alimentation, les privations, la peur, jusqu'à la victoire, en passant, bien sûr, par la Résistance. » Percutante autant que bienveillante, Anna, militante de l'humain, poursuit donc sa route, sûre d'une chose que lui a apprise sa double appartenance : il n'y a pas qu'une vérité. ●

